



UN

DROIT D'AINESSE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. ALBÉRIC SECOND ET LOUIS DE BURGOS,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Délassements-Comiques,
le 13 août 1842.

DISTRIBUTION :

LORD LIONEL FINGAL..	M. ADAM.	MADAME WARBECK.....	M ^{me} RÉÉAL.
LIONEL, son frère.....	M. CH. LINVILLE.	SYLVIA, sa fille.....	M ^{lle} FRÉNEIX.
WILLIAM FREEPORT....	M. SÉVIN.		M ^{lle} CÉCILE DARCOURT.
YORICK, maître d'hôtel.	M. TOURTOIS.	LUCY, femme de chambre	
CALEB, domestique de lord		de Sylvia.....	M ^{lle} DEBBER.
Fingal.....	M. D'HERNESTAT.		

La scène se passe à Cambridge, à l'hôtel des *Armes d'Angleterre*.

ACTE I.

Une salle commune d'hôtel. Porte au fond. A gauche, au premier plan, une table sur laquelle sont des journaux. Au deuxième à droite, une porte conduisant dans les appartemens de lord Fingal. Au deuxième plan à gauche, une autre porte conduisant dans l'appartement de M^{me} Warbeck.

SCÈNE I.

FINGAL, YORICK, entrant par le fond, un registre sous le bras ; il frappe à la porte de lord Fingal.

FINGAL, paraissant. Qui frappe ainsi ?

YORICK. C'est moi, ne vous déplaîse.... Le maître de l'hôtel des *Armes d'Angleterre*, le plus bel hôtel de Cambridge.

FINGAL. Qu'est-ce, M. l'hôtelier ?

YORICK. Sa seigneurie doit savoir que la police des trois royaumes oblige les voyageurs nouvellement arrivés à déclarer leurs noms, prénoms et qualités, pour être inscrits sur les registres de l'hôtel.

FINGAL. Je croyais vous avoir fait dire que je voyageais incognito.

YORICK. Voilà précisément ce qui m'amène près de vous, Milord. Si vous voyageiez publiquement, nul n'aurait songé à savoir qui vous êtes ; mais du moment où vous paraissez tenir

à n'être connu de personne, vous comprenez que tout le monde tient à vous connaître.

FINGAL. Votre raisonnement n'a pas le sens commun.

YORICK. Ce raisonnement n'est pas le mien, Milord ; mais bien celui de la police de Cambridge, une fameuse police, allez !

(Il s'assied près de la table.)

FINGAL. Écrivez... Lionel Fingal.

YORICK, répétant. Lord Lionel Fingal ?

FINGAL. Pair d'Angleterre, venant de Londres. J'ai trois personnes avec moi : M^{me} Warbeck, miss Sylvia, sa fille, et Caleb, mon domestique. Mon nom vous a surpris tout à l'heure ?

YORICK. Bien désagréablement.

FINGAL. Pourquoi ?

YORICK, se levant. Ayez la bonté de lire cette note de mon registre.

FINGAL, lisant. « 15 avril 1830. Lionel Fingal, lieutenant dans les armées du roi ». Lionel Fingal, il y a six mois, ici !

YORICK. Ici même, dans mon hôtel... le plus bel hôtel de Cambridge, et dans l'appartement que vous occupez, Milord.

FINGAL. Lionel à Cambridge, et pourquoi faire ?

YORICK. Pour faire des dettes, du scandale et des victimes.

FINGAL. Quelles sont ces victimes ?

YORICK. Quelques maris, dit-on, qui avaient de jolies femmes.

FINGAL. Et ce grand scandale ?

YORICK. Une scène d'ivresse... une querelle de jeu avec un voisin, le docteur William Freeport, à qui lord Lionel daigna administrer une voie de fait... détournée... Le docteur était furieux... et crotté... Aussi, pour le lendemain, un rendez-vous d'honneur, un duel à mort !

FINGAL. Et le lendemain ?

YORICK. Parti, évanoui, disparu... Pas plus de Lionel Fingal que de chats dans mes civets, jugez !

FINGAL. C'est impossible. Tu mens, vieux coquin !

YORICK. Je suis un vieux coquin, parce que ce mauvais sujet que l'on nomme exactement comme vous, a laissé à Cambridge de pauvres femmes inconsolables... un digne médecin blessé dans ce qu'il a de plus cher... son honneur... et ma carte à payer...

FINGAL. Il te doit ?

YORICK. Cinquante guinées... que vous ne me payerez pas.

FINGAL. lui donnant sa bourse. Tu te trompes, Les voici. Il ne doit plus rien à personne, je pense.

YORICK. Dame !

Act du Piège.

A moins qu'il ne doive, on le dit,
A trois maris, trois bonnes âmes,
Qui lui firent un jour crédit
Par l'entremise de leurs femmes.
Ce qu'ils daignèrent lui prêter
N'est point difficile à comprendre :
On peut bien, je crois, l'emprunter,
On ne peut pas, je crois, le rendre.

FINGAL. C'est bien. Va-t'en, et surtout bouche close sur ce qui vient de se passer.

YORICK. Ne craignez rien, Milord ; on est aubergiste, mais honnête. (A part.) C'est égal, j'ai eu tort de ne pas lui réclamer soixante guinées au lieu de cinquante, à cause des intérêts.

(Il sort.)

SCÈNE II.

FINGAL, seul.

Ainsi, mon frère était à Cambridge, il y a six mois... Voilà cinq ou six ans que Lionel a pris l'habitude de semer sur son passage des milliers de sottises, espérant sans doute que le hasard me conduira sur la même route pour les réparer... Lionel a tant voyagé de cette façon, que

je n'ose plus faire un pas dans la Grande-Bretagne... (Il appelle.) Caleb ! Caleb !..

SCÈNE III.

CALEB, entrant par le fond ; FINGAL.

FINGAL. M^{me} Warbeck et sa fille ne sont pas encore rentrées ?

CALEB. Milord sait bien qu'après le déjeuner ces dames sont allées dire adieu à une vieille parente.

FINGAL. Quelques mots échangés, deux ou trois grimaces, une douzaine de larmes, et tout est dit.

CALEB. Pour un ancien marin comme vous, c'est possible... mais, pour des femmes, c'est autre chose!.. Sauf votre respect, Milord, vous renoncez donc à la vie de garçon ?

FINGAL. J'y renonce, et de grand cœur!.. Toutes mes résolutions de célibataire sont tombées devant la grace naïve et la charmante beauté de miss Sylvia !

CALEB. Oui, mais M^{me} Warbeck?.. Enfin, M^{me} Warbeck n'est qu'une ancienne marchande de poisson !

FINGAL. M^{me} Warbeck, j'en conviens, ne possède aucune des qualités qui distinguent sa charmante fille ; elle est bavarde, coquette, acariâtre!.. Mais, après tout, ce n'est pas elle que j'épouse... et quant à son ancienne position, plus que modeste, il est vrai, son dernier mariage l'a complètement effacée... Elle est veuve d'un brave marin comme moi... D'ailleurs, elle est mère de Sylvia.

CALEB. Le fait est que ce n'est guère le cas de dire : « Telle mère, telle fille. » Miss Sylvia est si douce, si bonne !..

FINGAL. Et puis une éducation distinguée qui s'est faite ici, à Cambridge, dans le meilleur personnel de la ville... Des talens réels, des pensées nobles, des sentimens élevés, tout ce qu'il faut, en un mot, pour faire la joie et l'orgueil d'un mari... Aussi, je l'aime comme on aime à mon âge, le dernier espoir, le dernier bonheur de sa vie!..

CALEB. A quand la noce, Milord ?

FINGAL. Dès mon retour à Londres, tout est préparé à mon château de Brighton... Nous aurons des fêtes magnifiques !

CALEB. Milord n'a pas oublié de prévenir son frère et de le rappeler à Londres.

FINGAL. Lionel!.. Je ne le reverrai pas, je ne veux pas le revoir!..

CALEB. Bonté du ciel ! qu'a-t-il donc fait encore ?

FINGAL. Tu te souviens de son dernier séjour à Londres, auprès de moi, dans ma maison, dans la sienne !

CALEB. A ses yeux, c'est la même chose.

FINGAL. Il venait, disait-il, pour me faire visite, et pour m'emprunter un peu d'argent.

CALEB. Oui, je sais qu'il emploie toujours le mot emprunter, quand il désire que vous lui donniez quelque chose... c'est plus convenable

FINGAL. C'est ainsi qu'il m'emprunte mes chevaux, ma voiture, mes laquais...

CALEB. Et votre cave!

FINGAL. Et il m'emprunte une pension considérable, afin de briller à son régiment; il m'emprunte aussi mes banquiers et mes amis, afin de faire de nouvelles dettes.

CALEB. Et il n'oublie jamais de vous emprunter ce qu'il faut pour les payer.

FINGAL. Je lui prêtai donc, à son dernier voyage, tout ce qu'il daigna m'emprunter, et il me quitta pour rejoindre son régiment, en garnison à Edimbourg. Quelques jours après, Lionel m'écrivit une lettre charmante... Il me parlait de l'effet merveilleux qu'avaient produit parmi ses camarades le cheval...

CALEB. Que vous lui aviez prêté..

FINGAL. Et l'uniforme qu'il avait emprunté à mon tailleur... Il m'écrivit encore, et toutes ses lettres étaient datées d'Edimbourg. Je le croyais donc à son régiment, tranquille, heureux, occupé de son instruction et de son avenir...

CALEB. Eh bien?

FINGAL. Eh bien! pas du tout... Lionel me trompait et se moquait de moi!.. Tandis qu'il me remerciait par l'estafette d'Edimbourg, Lionel était à Cambridge, dans cet hôtel, dans la chambre que j'occupe.

CALEB. Si c'est possible!

FINGAL. Et comme s'il eût deviné mon prochain séjour dans cette ville, il a trouvé moyen de m'emprunter de quoi y vivre et s'amuser... Il est parti comme un aventurier, et c'est moi qui tout à l'heure ai payé...

CALEB. Ce qu'il avait dépensé?.. (A part.) Allons, notre jeune homme n'est pas changé...

FINGAL. Ne me parle donc plus de Lionel!.. ne m'en parle jamais!.. Du reste, pas un mot là-dessus... il est mon frère, et son honneur est le mien.

CALEB. Je serai muet, Milord... (A part.) Et dire que je suis fils unique!.. Un frère de cette espèce n'aurait pourtant si bien été!..

FINGAL. Quelqu'un monte..

CALEB, regardant à la porte du fond. M^{me} Warbeck et miss Sylvia.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

FINGAL, M^{me} WARBECK, SYLVIA, LUCY.

M^{me} WARBECK, entrant. Lucy, portez ces cartons dans la chambre de ma fille...

(Lucy sort à gauche.)

SYLVIA. Puis-je m'en aller, maman?

M^{me} WARBECK. Restez, Mademoiselle.

FINGAL. Laissez, M^{me} Warbeck, laissez faire votre charmante fille... Miss, allez voir toutes vos belles emplettes.

SYLVIA. Puis-je m'en aller, maman?

M^{me} WARBECK. Puisque Milord vous le permet.

SYLVIA. Milord, vous plaît-il que je vous sa-

lue avec une révérence française que j'ai apprise à ma pension?

FINGAL. Voyons, Miss... cette jolie révérence... (Elle salue.) Salut à notre charmante parisienne de Cambridge.

M^{me} WARBECK. Embrasse-moi, mon enfant, ma joie, mon orgueil. (Bas.) A l'avenir, avez l'air un peu moins maussade, si c'est possible!

SYLVIA. Pour vous, Milord, encore une révérence, et pour maman, un second baiser.

(Elle sort à gauche.)

SCÈNE V.

M^{me} WARBECK, FINGAL.

FINGAL, qui l'a suivie des yeux. Elle est adorable!

M^{me} WARBECK. N'est-ce pas?.. C'est un ange que le ciel vous envoie tout exprès.

FINGAL. Entre nous, M^{me} Warbeck, il ne suffit pas que le ciel me l'envoie, il faut encore que l'ange veuille bien demeurer sur la terre avec un mari, un simple mortel que l'on appelle lord Fingal.

M^{me} WARBECK. Ah bien! je voudrais voir qu'elle n'y consentit pas!.. Jour de Dieu! je vous la... (Se reprenant.) Je lui serais une belle morale... Mais, Dieu merci, nous n'en sommes pas encore là! Vous avez trop bien su plaider votre cause pour avoir besoin d'un avocat.

FINGAL. Vous croyez, M^{me} Warbeck?

M^{me} WARBECK. Si je le crois?.. Dites que j'en suis sûre, et vous ne vous tromperez pas. Près de vous, elle semble peut-être contrainte, embarrassée... mais avec moi, c'est tout autre chose... alors, seulement, elle a de la hardiesse, de la franchise... le cœur sur les lèvres, quoi!

FINGAL. C'est bien naturel... avec une mère!

M^{me} WARBECK. Pas si naturel que vous le pensez... Voyez-vous, Milord, il y a mère et mère, comme il y a pudding et pudding... Quant à moi, j'ai la prétention de me croire le vrai modèle des mères, aussi vrai que je suis la mère d'un vrai modèle.

FINGAL. C'est un orgueil bien légitime, M^{me} Warbeck.

M^{me} WARBECK. Ma fille! jour de Dieu!.. ma fille!.. Mais nous avons toujours vécu l'une pour l'autre et l'une par l'autre... Mais je ne l'ai jamais quittée, si ce n'est durant les douze ans et demi qu'elle a passés dans sa pension... Aussi, rien n'égale notre mutuelle confiance... Je ne lui dis rien de mes affaires, il est vrai... mais, en revanche, je sais tous ses petits secrets, et je lis couramment dans son cœur.

FINGAL. Vous parle-t-elle de moi quelquefois?

M^{me} WARBECK. A m'en rompre la tête. Je ne vous dirai pas qu'elle est folle d'amour comme une héroïne de roman, mais elle vous aime ainsi qu'on doit aimer un mari, tranquillement. Je n'ai jamais aimé davantage les trois pauvres défunts que je regrette et que je pleure encore chaque jour.

FINGAL. Chaque jour ?

M^{me} WARBECK. Quand je dis chaque jour, vous comprenez que ça ne va pas jusque là... Non, j'ai mon jour pour ça... le vendredi.

FINGAL. Une toute petite place dans son cœur, voilà tout ce que je demande en échange de mon amour, et ma vie tout entière sera consacrée au bonheur de votre charmante fille.

M^{me} WARBECK. Ne m'oubliez pas, Milord, dans la distribution de ce bonheur... Hélas ! j'en ai besoin ! j'ai tant souffert, jusqu'à présent !.. Rappelez-vous que vous m'avez promis de ne jamais me séparer de mon enfant !

FINGAL. Je vous le promets encore.

M^{me} WARBECK. Ses peines les plus légères, ses moindres chagrins, jusqu'à ses plaisirs, ses plaisirs, surtout, je veux tout partager ! Oui, pour la voir toujours, pour la suivre sans cesse, rien ne me coûtera ! je me sens capable de l'accompagner à tous les grands dîners où elle pourra être invitée, et j'aurai le courage de l'escorter à tous les bals où il vous plaira de la conduire.

FINGAL. C'est chose convenue, M^{me} Warbeck.

M^{me} WARBECK. Vous vous y engagez, Milord ?

FINGAL. De grand cœur.

M^{me} WARBECK. Et maintenant que le bonheur de ma fille est assuré, je puis mourir !.. le plus tard possible, dans soixante ans, par exemple !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SYLVIA.

SYLVIA, accourant. Maman, voyez donc la belle parure que je viens de trouver dans ma chambre !

M^{me} WARBECK. Un pareil écrin dans ta chambre !..

FINGAL. Miss, veuillez l'accepter par amitié pour moi.

M^{me} WARBECK. Quoi ! c'est vous, Milord ?.. Ah ! j'aurais dû le deviner à ce goût si pur et si délicat !.. Mon Dieu ! que ces brillans sont gros !

SYLVIA. Milord, c'est trop de bonté... je ne suis pas digne...

M^{me} WARBECK. Qu'est-ce à dire, petite sotte ? Apprenez qu'une fille belle et sage est toujours digne des plus magnifiques diamans du monde, et qu'il ne saurait y avoir rien de trop beau pour elle. Remerciez donc !

SYLVIA. Grand merci, Milord.

M^{me} WARBECK. Et comme une fille bien née ne doit porter de pierres précieuses qu'un an après son mariage... Il ne faut pas rougir pour cela... Vous me donnerez cette parure, je la porterai à votre place... en attendant votre majorité pour les diamans. Ça ne sortira pas de la famille.

(Elle met l'écrin dans sa poche.)

SILVIA, à part. Ce n'est pas la même chose.
M^{me} WARBECK. Milord, voulez-vous me prêter votre bras ?.. J'ai encore quelques emplettes à faire avant notre départ.

FINGAL. Volontiers. Adieu, Miss... à revoir.

M^{me} WARBECK, bas, à Sylvia. Saluez... mais saluez donc ! Ah ça ! on ne vous a donc pas appris à être gracieuse, dans votre pension ?.. Je payais pourtant assez cher... 1200 francs par an, non compris les maîtres d'agrément.. et le blanchissage !

SYLVIA, bas, à sa mère. Mon Dieu ! maman, je fais tout mon possible, je vous assure.

FINGAL. Que vous dit-elle, M^{me} Warbeck ?

M^{me} WARBECK. Elle me dit, en rougissant, que vous n'avez pas besoin de lui faire d'aussi magnifiques présents pour lui plaire. (A part.) Mais ça ne nuit pas !

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE VII.

SYLVIA, seule.

Mon Dieu ! que je suis malheureuse !.. Ma mère me trouve bien indifférente pour tout ce qu'elle appelle mon bonheur... Du bonheur !.. comme s'il pouvait en exister pour moi sans lui, sans Henry, que j'aime ! Et pourtant, ce mariage avec lord Fingal, il se fera, sans doute... ma mère le veut, tout le monde le veut... Moi seule je n'ai pas le droit d'avoir une volonté.

Air : Fleur des champs.

O mon ami, quand je te pleure,
Pourquoi donc ne pas accourir ?
Ma voix, qui t'appelle à toute heure,
Ne sait-elle plus t'attendrir ?
Souvent, dans une douce ivresse,
Jadis, tu me parlais d'amour ;
Mais tes sermens et ta tendresse,
Hélas ! n'ont duré qu'un seul jour !
O mon ami, etc.

SCÈNE VIII.

SYLVIA, LUCY, accourant.

LUCY. Vous êtes seule ? Eh bien ! qu'est-ce ? Vous voilà toute chagrine !

SYLVIA. Et ce n'est pas sans motif, je t'assure. Ma mère veut absolument que j'aime lord Fingal. Est-ce que cela m'est possible, dis ? Elle m'en veut, elle me gronde, parce que je n'ai pas le talent de mentir, de dissimuler...

LUCY. Du courage, Mamzelle, il y a un Dieu pour les amoureux, et vous aimez... L'avez-vous donc oublié ?

SYLVIA. Oh ! non, et c'est même la cause de mon chagrin ; car lui, sans doute, il ne pense plus à la petite pensionnaire de Cambridge... Henry ne m'aime plus, j'en suis sûre !

LUCY. Mamzelle, les hommes, voyez-vous, c'est comme qui dirait des melons... il y en a

de délicieux, il y en a qui ne valent pas le diable. On est attrappé quelquefois, en particulier, mais ça ne prouve rien, en général, contre la marchandise. Vous n'avez donc rien fait dire à M. Henry?

SYLVIA. Moi! Y penses-tu?

LUCY, montrant une lettre. Eh bien! voyez comme on se trompe: j'aurais parié que cette lettre était une réponse.

SYLVIA. Une lettre d'Henry? Donne vite!

LUCY. C'est le vieux portier de la pension qui me l'a remise... Elle est arrivée quelques heures après votre départ.

SYLVIA, lisant. « Ma Sylvia adorée, je vous répons à la hâte. »

LUCY. Tiens! Mais ça ressemble joliment à une réponse!

SYLVIA, lisant. « Je pars, ce soir même, pour Cambridge. Adieu. Aimez-moi comme je vous aime, pour toujours. Henry. »

LUCY. Vous le verrez aujourd'hui... Quand je vous disais qu'il y a un Dieu pour les amoureux!

Aux de la walse du Pas syrien.

Bonne nouvelle,

Mamzelle!

Sur moi prenez modèle.

Courage!

Ne craignez plus d'orage.

Je gage

Que bientôt, en ménage,

Tous deux vous serez heureux.

Mon âme

De femme

Se pâme,

S'enflamme;

Pour vous je réclame

Mari

Bien gentil.

Ah! quel plaisir! ah! quelle douce ivresse!

Plus de tristesse,

Chère maîtresse:

Deux cœurs, unis par la même tendresse,

Savent agir

Et réussir.

Vous allez donc, bonheur sans égal!

Rompre cet hymen fatal.

Un vieux mari... c'est brutal;

Et vous lier à lord Fingal,

C'eût été déloyal.

Ferme comme un roc,

Ne redoutez aucun choc.

Il s'agit de faire un troc.

Foin du chapon, vive le coq!

Bonne nouvelle,

Mamzelle, etc.

SYLVIA. Mais comment saura-t-il que je suis ici, dans cet hôtel?

LUCY. Il l'apprendra par le vieux portier de la pension. Dans un pensionnat de demoiselles, les portiers ne sont pas faits pour autre chose. Chut! Mamzelle, j'entends du bruit... Venez vite dans votre chambre... Nous allons conspirer.. et nous finirons par réussir.

SYLVIA. Que le ciel t'entende, ma bonne Lucy!

(Elles sortent à gauche. Yorick et Lionel entrent par la porte du fond.)

SCÈNE IX.

LIONEL, YORICK.

YORICK, entrant. Soyez le bien-venu, Milord. Je le savais bien, moi, et je le disais à tout le monde: « Non, lord Lionel Fingal n'est pas un aventurier comme vous paraissez le croire; c'est un gentilhomme qui n'a qu'un seul tort: celui d'avoir une mémoire un peu trop courte, et des mémoires beaucoup trop longs. »

LIONEL. Mon congé était expiré depuis plus d'un mois... Je me vis tout à coup menacé par mon colonel; ma foi, je quittai Cambridge un peu à la hâte, il est vrai, mais fort à propos, je te le jure! D'ailleurs, je savais bien que j'y reviendrais tôt ou tard.

YORICK. C'est ce que je n'ai pas cessé de dire à qui voulait l'entendre, milord. « Non, lord Lionel Fingal ne peut pas avoir oublié un pauvre diable de maître d'hôtel, ni les soixante guinées qu'il lui doit. »

LIONEL. Soixante?.. Est-ce bien soixante? Je croyais que c'était cinquante.

YORICK. Au fait, c'est possible... mais pardonnez-moi: la joie où je suis de vous revoir me fait perdre la tête!

LIONEL. C'est bien. Voici les cinquante guinées.

YORICK, à part. Et lui aussi!.. le diable s'en mêle, c'est sûr!

LIONEL. J'ai laissé dans cette ville un créancier d'une autre espèce... on le nomme William Freeport, je crois?

YORICK. Précisément, Milord... et comme l'autre jour il me parlait de vous dans d'assez méehans termes, je ne me suis pas gêné pour le relever. « Lord Lionel Fingal paiera toutes ses dettes, ai-je dit, et j'aurai mes 60... c'est-à-dire, non, mes 50 guinées... Quant à vous, docteur, vous aurez votre coup d'épée... vous en aurez même deux, à cause des intérêts échus. »

LIONEL. Où me loges-tu?

YORICK, montrant une porte latérale au troisième plan, à droite. Milord, voici votre appartement, il y a une petite porte dans la cour.

LIONEL. J'aurais préféré ma chambre d'autrefois, tu sais... sur le jardin.

(Il désigne la porte qui conduit à l'appartement de son frère.)

YORICK. Impossible, Milord, tout est loué.

LIONEL. Excepté ce William Freeport, nul ne doit savoir mon retour à Cambridge; tu m'entends?

YORICK. C'est convenu. (A part.) Allons, allons! je n'ai rien perdu pour attendre... c'était de l'argent bien placé; j'en replacerais bien à ce taux-là!

(Il sort.)

SCÈNE X.

LIONEL; puis, LUCY et SYLVIA.

LIONEL. Enfin! me voici à Cambridge! arriverais-je trop tard, mon pauvre Lionel?... C'est une grande folie que d'aimer ainsi... oui, mais la plus douce folie de ce monde! (Apercevant Lucy.) Lucy!

LUCY, appelant. Mamzelle! Mamzelle!

SYLVIA, entrant. Henry!

(Elle se laisse tomber sur un fauteuil.)

LIONEL. Ma chère Sylvia!.. Ciel! comme la voilà pâle!

LUCY. Votre vue lui a fait trop de bien... elle se trouve mal... Mamzelle!

Aux: Ce que j'éprouve en vous voyant.

Au nom du ciel, regardez-nous;
Grand Dieu! quel accident étrange!
Là, ne dirait-on pas d'un ange
Tenté par le diable à genoux.

LIONEL.

Reconnais la voix qui t'appelle;
C'est un ami, ma Sylvia,
Ton meilleur ami, le voilà!

LUCY.

Quand un ami revient, Mamzelle,
Il n' faut pas s'en aller comm' ça.

SYLVIA, revenant à elle. Henry, j'ai eu peut-être tort de vous écrire et surtout de vous appeler... mais, si vous saviez, ma mère veut absolument que je l'aime... et je suis tellement sûre de n'en rien faire, que j'ai promis d'obéir en attendant.

LIONEL. Et me voici, pour ne plus nous quitter, cette fois.

SYLVIA. Hélas! ma mère m'emmène demain; il nous accompagne... bientôt nous serons à Londres, chez lui.

LIONEL. Eh bien! moi aussi, je partirai pour Londres, et j'y serai avec vous, avec lui... j'ai des amis, du crédit, une famille puissante et votre amour, Sylvia... en voilà plus qu'il n'en faut pour vaincre un monde d'obstacles!

SYLVIA. Henry, j'ai confiance en vous... vous venez à mon aide, je vous revois, je suis heureuse!

LUCY, qui fait sentinelle à la porte du fond. Alerte!.. voici Milord avec Madame!

SYLVIA. A demain!

LIONEL. A ce soir, adieu!

LUCY. Vite, vite, Mamzelle!

(Elles rentrent.)

LIONEL. Je ne serai pas fâché de faire connaissance avec mon rival... je sens déjà que je le hais de toute mon âme! (On entend la voix de M^{me} Warbeck.) Ah! il n'est pas seul!

(Il s'approche de la table et prend un Journal.)

SCÈNE XI.

FINGAL, M^{me} WARBECK, LIONEL.

M^{me} WARBECK. Ainsi, c'est convenu, Milord, à demain au matin notre départ pour Loudres.

LIONEL, à part. Je serai prêt!

M^{me} WARBECK. Milord, tandis que vous allez donner des ordres pour le diner... moi, je vais m'occuper de ma toilette et de celle de ma fille. On a beau dire, l'art embellit la nature, je m'habillerai en jaune... le jaune me sied à ravir... il me rajeunit de deux lustres, et m'en donne un nouveau... (A part.) Je profiterai de cette circonstance pour étrenner les diamans de ma fille. (Haut.) A bientôt, Milord.

(Elle rentre à gauche.)

SCÈNE XII.

FINGAL, LIONEL.

LIONEL, à part. Le voilà seul, je crois.

FINGAL. Il y a quelqu'un ici... un voyageur, sans doute.

(Il s'avance vers Lionel.)

LIONEL, qui s'est retourné et qui se trouve en face de lui. Mon frère! c'était mon frère!

(Moment de silence.)

FINGAL. Qu'est-ce donc qui vous amène à Cambridge, Lionel?

LIONEL. Rien qui doive vous affliger, mon frère... j'ai des amis à l'université de Cambridge, et j'ai profité d'un congé de huit jours... Voilà tout.

FINGAL. Pas autre chose?

LIONEL. Pas autre chose.

FINGAL. Comment se fait-il qu'un officier du roi ait le droit de s'absenter quand il lui plaît, d'aller courir et s'amuser quand bon lui semble?

LIONEL. Nous sommes en temps de paix, et la discipline est moins sévère.

FINGAL. Soit, Lionel... par la mémoire de notre père, je suis responsable de votre honneur, de votre avenir... C'est là mon droit d'aïeule à moi, et ce droit, je le conserverai jusqu'à ma mort... En vertu de ce droit sacré, Lionel, j'exige que vous partiez.

LIONEL. Quoi! vous voulez?..

FINGAL. Je le veux.

LIONEL. Aujourd'hui même?

FINGAL. A l'instant. A ce prix seulement, je vous pardonnerai votre conduite passée.

LIONEL, avec effort. Pardonnez-moi donc, mon frère... car je partirai... (A part.) Mais, non, avant de l'avoir revue, par exemple!

FINGAL. Je ne veux pas que tu deviennes un de ces soldats à la mode, qui ont un grand nom et un petit courage; qui gagnent leurs épauettes dans les salons, et qui comptent plus d'aventures galantes que de hauts faits et de blessures.

Aux: Époux imprudent, fils rebelle.

Dans ce pays qui dégénère,

A chaque pas tu pourras voir
 De ces héros qui font la guerre
 Sur le canapé d'un boudoir !
 Crois-moi, dans le siècle où nous sommes,
 Les dandys ne manqueront pas ;
 Ce qu'il nous faut, ce sont des gentilhommes ,
 Des gens de cœur et des soldats !

LIONEL. Mon frère !

FINGAL. Allons, voilà qui est fini, j'ai tout oublié, tes folies, ton équipée d'aujourd'hui... celle d'il y a six mois... car je sais tout; ton premier séjour à Cambridge, dans cet hôtel... N'en parlons plus et adieu.

LIONEL. Adieu, mon frère...

(Il fait quelques pas vers la porte.)

FINGAL. Sans me tendre la main ? sans m'embrasser !

LIONEL. Oui, embrassons-nous, mon frère, qui sait si jamais nous devons nous revoir ?

FINGAL. Lionel ! (Ils s'embrassent.) As-tu quelques dettes à ton régiment ? as-tu besoin de moi ? Parle !

LIONEL. Non.

FINGAL. Tu ne joues plus ?

LIONEL. Non.

FINGAL. Tant mieux. Adieu.

LIONEL. Adieu, mon frère ! (A part.) Oh ! mon Dieu ! faites que je la revoie avant de partir !

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

FINGAL, seul.

Je suis content de lui... c'est un bon jeune homme... un cœur noble, un esprit distingué... Il ira loin... Dans quelques jours je lui écrirai, je le rappellerai à Londres. Il viendra passer quelques temps auprès de moi, auprès de ma femme... D'ailleurs, je n'ai jamais pensé que mon mariage dût se faire en son absence, c'est un frère, un ami ! (Il s'approche de la table et s'assied ; entendant un bruit de pas, il se retourne.) Qui vient là ?

SCÈNE XIV.

FREEPORT, FINGAL.

FINGAL. Que voulez-vous, Monsieur ?

FREEPORT. L'on m'a assnré que je trouverais ici lord Fingal.

FINGAL. On ne vous a pas trompé, Monsieur.

FREEPORT. Où donc est-il ?

FINGAL. Devant vous, Monsieur, c'est moi.

FREEPORT. Vous ?

FINGAL. Moi-même.

FREEPORT. Au fait, c'est possible. Il y a peut-être beaucoup de Fingal en Angleterre ! Sans doute vous n'avez pas la prétention de vous appeler Lionel Fingal ?

FINGAL. Précisément, lord Lionel Fingal.

FREEPORT. Milord veut rire et se moquer.

FINGAL. Je n'en ai nulle envie, je vous assure... Vous m'avez demandé mon nom, et je vous l'ai dit; je ne serais pas fâché de savoir le vôtre ?

FREEPORT. C'est trop juste : William Freeport, docteur médecin, à votre service.

FINGAL. William Freeport ! (A part.) Cet homme que mon frère, il y a six mois...

FREEPORT. Puisque vous êtes le lord Lionel Fingal que je cherche, vous devez être aussi lieutenant...

FINGAL. Dans les armées du roi.

FREEPORT. En garnison ?

FINGAL. A Edimbourg.

FREEPORT. Pardieu ! j'irai jusqu'au bout.

FINGAL, à part. Et moi aussi.

FREEPORT. Dans ce cas, vous êtes déjà venu à Cambridge ?

FINGAL. Il y a six mois.

FREEPORT. Et vous demeuriez ?

FINGAL. Dans cet hôtel.

FREEPORT. Vous devez donc me connaître ?

FINGAL. Parfaitement. C'est à cette époque que j'eus l'honneur de faire votre connaissance.

FREEPORT. Oui-dà !.. Il ne s'est rien passé entre nous ?

FINGAL. Une querelle au jeu, ce me semble.

FREEPORT. Et puis ?

FINGAL. Quelques mots échangés, des menaces, si j'ai bonne mémoire..

FREEPORT. Est-ce là tout ?

FINGAL. Attendez donc...

Ara de Julie.

Le jeu s'échauffait, et nos têtes

Faisaient vraiment comme le jeu ;

L'orgie était des plus complètes.

Une étincelle aux poudres mit le feu.

Est-ce ma faute, ou bien est-ce la vôtre ?

Je n'en sais rien à présent... mais je croi

Qu'un de nous deux frappa l'autre, et ma foi

Mon cher docteur, vous étiez l'autre !

FREEPORT. C'est juste... mais cette histoire à une suite que vous devez savoir comme le reste.

FINGAL. Un projet de duel, un rendez-vous.

FREEPORT. Vous étiez à ce rendez-vous ?

FINGAL. Non... Par une raison bien simple ; c'est que, bon gré, mal gré, il me fallut partir la veille même du combat. Mais, me voici de retour, et tout-à-fait à votre disposition.

FREEPORT. Si c'est une plaisanterie, elle n'est pas de mon goût, je vous en préviens... Ah ça ! Milord, vous jouez-vous de moi ? et qu'est-ce que cela veut dire ?..

FINGAL. Cela veut dire qu'aujourd'hui même Lionel Fingal était là, prêt à vous donner la réparation qui vous est due ; que, par ma volonté et par mon ordre, il vient de quitter Cambridge il y a un instant... Ainsi, puisqu'il est reparti sans vous avoir vu, et par ma faute ; c'est moi, lord Lionel Fingal, son frère, qui ai dû vous répondre pour lui, et qui me battraï à sa place.

FREEPORT. Comme il vous plaira, Milord... Aussi bien, j'aime mieux avoir affaire à un homme grave et posé qu'à un étourneau que j'aurais enfoncé à la première botte... Les témoins qui devaient me servir contre l'ennemi que je cherchais me serviront contre l'adversaire que je rencontre. Si cela vous plaît, dans une heure...

(Il fait un mouvement pour sortir.)

FINGAL, le retenant d'un geste. Si cela vous est égal, tout de suite ; je suis pressé.

FREEPORT. Soit !.. Derrière les murs du jardin de l'hôtel, je connais une place excellente... et vous serez plus près de chez vous.

FINGAL. Bien obligé !..

FREEPORT. De cette façon, Milord, on pourra vous soigner plus vite, si je vous blesse.

(Il se dirige vers la porte.)

FINGAL, le rappelant. Pardon... Et si je vous tue ?

FREEPORT. Vous pourrez fuir plus tôt.

(Ils se saluent. — La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE II.

Un petit salon dans l'appartement de lord Fingal. Porte au fond ; une fenêtre près de cette porte. Deux portes latérales ; l'une à droite au troisième plan, conduisant à la chambre de lord Fingal ; l'autre, à gauche, au deuxième plan, conduisant dans la chambre de Sylvia. Sur le premier plan à droite, une table sur laquelle sont deux bougies et tout ce qu'il faut pour écrire. A côté de la table, un canapé et un fauteuil ordinaire. Au premier plan, de l'autre côté, un grand fauteuil. — Au lever de la toile, Fingal est assis sur le canapé ; il a le bras en écharpe. Près de lui, M^{me} Warbeck. Sylvia est assise dans le grand fauteuil ; Lucy se tient derrière elle. Au fond, Caleb, à moitié endormi, est assis sur une chaise, près de la porte.

SCÈNE I.

FINGAL, M^{me} WARBECK, SYLVIA, LUCY, CALEB.

M^{me} WARBECK. Comment vous trouvez-vous ainsi, Milord ?

FINGAL. Mieux... beaucoup mieux.

SYLVIA. Milord, si vous consentiez à prendre quelques heures de repos ?

FINGAL. Je vous rends grâce, Miss... je suis bien, très bien !..

SYLVIA, à part. Il ne s'en ira pas... c'est un parti pris !

CALEB. Milord ne songe peut-être pas qu'il est trois heures du matin, et que le jour est près de paraître ?

FINGAL. Mon pauvre Caleb, nous verrons le lever du soleil... C'est un beau spectacle !

CALEB, à part. J'aimerais mieux aller me coucher.

LUCY. Mais, si Milord est toujours décidé à se mettre en route dans la matinée ?

FINGAL. Ce sera plutôt fait... Caleb n'aura pas la peine de me réveiller pour partir.

LUCY, bas, à Sylvia. Mamzelle, c'est une affaire manquée.

(Elle rentre dans la chambre de Sylvia.)

M^{me} WARBECK. Encore une fois, Milord, nous direz-vous enfin comment il vous est arrivé...

FINGAL. Eh ! mon Dieu ! M^{me} Warbeck, comme il arrive souvent à un galant homme de rencontrer un passant, et d'aller se couper la gorge avec lui.

M^{me} WARBECK. C'est cela... Et pour un mot, sans doute, pour un regard de travers, vous

n'avez pas craint... Ah ! Milord, sans penser à nous, sans songer à notre douleur... Ma fille en est encore toute bouleversée... Quant à moi, c'est à peine si j'ai dîné... Décidément, je ne suis pas dans mon assiette...

FINGAL. Vous n'en déjeunerez que mieux ce matin, M^{me} Warbeck... (A Sylvia.) Et vous, Miss, faites-moi l'amitié de ne pas ajouter foi aux calomnies de votre mère... J'ai bien pensé à vous, allez... C'est même à cause de cela que j'ai été blessé.

M^{me} WARBECK. Et comment ?

FINGAL. Oui, au moment de croiser l'épée et de défendre ma vie... des souvenirs confus... Je ne sais quelles douces idées m'ont passé par l'esprit... J'ai cru vous voir à mes côtés... alors ma raison m'a trahi... votre nom s'est échappé de ma bouche... une dernière fois j'ai pensé à vous... et j'ai reçu un coup d'épée...

Air : C'était Renaud de Montauban.

En pareil cas, c'est la première fois
Que le danger s'est offert à ma vue ;
Et j'ai tremblé, mais j'ai tremblé, je crois,
De succomber sans vous avoir revue.
En me sentant frapper, étrange erreur,
De mon esprit, singulière imposture,
Quoique mon bras eût reçu la blessure,
J'ai cru l'avoir sentie au cœur.

M^{me} WARBECK. Et cet homme, votre adversaire, quel est-il ?.. Car, enfin, Milord, je vous crois trop bien né pour supposer que vous croissiez le fer contre un premier venu ?

FINGAL. Tout ce que j'en sais, c'est qu'il ne manque ni d'esprit, ni d'originalité... Après

m'avoir blessé le plus glamment du monde, il a tiré de sa poche une trousse de chirurgien et s'est mis en mesure de panser mon bras. Comme je m'extasiais sur son habileté pratique, il m'a répondu : « Milord, j'ai l'honneur d'être médecin, et il est bien juste que les gens que je blesse soient mes premiers malades ! » C'est une façon comme une autre de se faire des cliens !

M^{me} WARBECK. Mais c'est là un vrai bourreau !

CALEB. C'est un médecin, sir William Fréeport !..

FINGAL. Il a même réclamé de moi l'engagement de n'appeler aucun de ses confrères : « Je dois compte à Dieu et aux hommes de votre santé, m'a-t-il dit, je vous ai entamé, il faut que je vous guérisse ou que je vous achève ! »

M^{me} WARBECK. Décidément, c'est un cannibale ! un antropophage !

(Ou frappe.)

FINGAL. Qui peut frapper ainsi ?

(Caleb va à la porte et revient aussitôt.)

CALEB. Le docteur William Fréeport.

(Après avoir annoncé, Caleb rentre dans la chambre de son maître.)

FINGAL. Allons, il paraît qu'il y tient.. il veut m'achever !

M^{me} WARBECK. Sylvia, rentrez chez vous, je vais vous rejoindre.

(Sylvia sort.)

SCÈNE II.

FINGAL, FREEPORT, le bras en écharpe ;
M^{me} WARBECK.

FINGAL. Soyez le bien venu, docteur, et grand merci de votre visite à une pareille heure de la nuit.

FREEPORT. L'heure ne fait rien au devoir, Milord.

Aria : De sommeiller encor, ma chèrè.

Un médecin, c'est une sentinelle
Qui devant nous, habile à se placer,
Quand la douleur nous trouble et nous harcèle,
Par ses avis nous aide à la chasser.
En vain la nuit pèse sur sa paupière ;
Pour prévenir la souffrance et le deuil,
Un médecin qui connaît son affaire,
Ne doit jamais s'endormir que d'un œil.

M^{me} WARBECK, à part. Cet homme a dans le regard quelque chose du chacal non apprivoisé. (Elle s'installe dans le fauteuil qu'occupait sa fille.)

FREEPORT, s'asseyant près de Fingal. Votre aspect me rassure, Milord ; en apprenant que vous étiez encore debout à cette heure, et malgré mes conseils, j'ai eu peur d'avoir trop forcé la pointe de mon épée.

FINGAL. Soyez tranquille, vous avez fait les choses en conscience.

FREEPORT, tâtant le pouls de Fingal. Un peu de fréquence... c'est là une piqûre d'épingle...

Vous guérirez trop vite pour votre médecin, trop lentement pour votre adversaire.

FINGAL. Mais, vous-même, docteur, je m'aperçois... Porteriez-vous le bras en écharpe par sympathie ?

FREEPORT. Non... je ne pousse pas si loin mes amitiés de champ clos !

FINGAL. Est-ce que je vous aurais blessé sans le savoir ?

FREEPORT. Pas davantage... Je suis blessé, voilà tout. Ça été la revanche de votre partie.

M^{me} WARBECK, à part. Quel dommage qu'on ne l'ait pas embroché tout-à-fait !

FINGAL. Quelqu'un a donc joué pour moi ?

FREEPORT. Nous nous quittons à peine, Milord, quand tout-à-coup s'est présenté à ma porte un jeune homme de bonne mine, que j'ai reconnu tout de suite, et que vous reconnâtriez mieux que moi...

FINGAL, à part. Lionel !

FREEPORT. Il m'a rappelé qu'il me devait une leçon... ou que je lui en devais une... et nous avons marché.

FINGAL. Quoi ! sans lui dire ?

FREEPORT. Que je venais de me battre ?.. Fi donc ! c'eût été une fin de non recevoir indigne de mon caractère... Et, d'ailleurs, deux affaires coup sur coup ! Une pareille aubaine ne se trouve pas tous les jours. Bref, il m'a rejoint ici près, à la même place, vous savez ?.. La rencontre n'a pas été bonne : il m'a rendu ce que je vous avais donné... Que voulez-vous ? il n'y a qu'heur et malheur... C'est un malade de moins !

FINGAL, à part. Mon pauvre frère !

FREEPORT. Et comme je n'avais personne à soigner, je me suis pansé moi-même, faute de mieux.

M^{me} WARBECK, bas. Et dire que la police laisse circuler de pareils hommes librement dans les rues ! Quelle imprudence ! (Haut.) Il paraît, Monsieur, que vous vous battez souvent ?

FREEPORT. Quelquefois, Madame... surtout, dans les changements de temps.

M^{me} WARBECK. Pardonnez-moi si je vous questionne. (Attrant Fréeport dans un coin du théâtre.) Docteur, vous connaissez donc Milord ?

FREEPORT. Du tout.

(Il veut s'éloigner, M^{me} Warbeck le retient.)

M^{me} WARBECK. Vous l'avez vu quelquefois ?

FREEPORT. Jamais.

(Même jeu.)

M^{me} WARBECK. Sans doute, l'un de vous a provoqué l'autre ?

FREEPORT. Nullement.

(Même jeu.)

M^{me} WARBECK. Quoi ! personne n'a été insulté ?

FREEPORT. Personne.

(Même jeu.)

M^{me} WARBECK. Ah ! N'avez-vous jamais été, en votre qualité, à la maison royale de Bedlam ?

FREEPORT, sèchement. Je ne traite ni les fous, ni les folles, Madame.

M^{me} WARBECK, à part. Tant pis ! il aurait pu se traiter lui-même.

FREEPORT. Priez votre ami lord Fingal d'aller prendre un peu de repos.

M^{me} WARBECK, bas. Voici la première parole raisonnable qu'il prononce. (Haut.) Vous l'entendez, Milord ?

FREEPORT. Ah ! j'oubliais... Vous partez demain... c'est-à-dire aujourd'hui même... et je ne serais pas fâché... J'ai là une petite note...

FINGAL. Qu'est-ce donc ? (Il prend la note. A part.) Eh ! mon Dieu ! voilà un vrai mémoire d'apothicaire ! (Lisant.) *Primo* : pour avoir pansé le bras de lord Fingal, y compris la ligature ; *secundo* : pour avoir pratiqué une saignée... » Laquelle ? celle que vous m'avez faite avec votre épée ?

FREEPORT. Non, Milord... celle que je voulais vous faire avec ma lancette.

FINGAL. J'entends... c'est une saignée honorifique. (Lisant.) « Pour le prix de deux visites... » Comment ? Il me semble, docteur, que c'est la première fois que...

FREEPORT. C'est juste... Mais mon intention est de vous visiter encore avant votre départ.

FINGAL. Et vous voulez que je vous paie une visite en espérance ? Fort bien ! Caleb ! (Il sonne ; Caleb entre.) Ceci te regarde... Chapitre des accidents de grande route, à main armée ! Docteur, il vous sera payé ce que vous demandez... Monsieur, je vous salue.

FREEPORT, s'inclinant. Madame... Milord... on n'est pas plus ravi que moi d'avoir rencontré un adversaire tel que vous ; et je puis dire en vous quittant : Je n'ai pas perdu ma journée.

(Il salue et sort.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, excepté FREEPORT.

M^{me} WARBECK. En vérité, voilà un singulier original... On empaille tous les jours des animaux moins rares que celui-là !

CALEB. Milord, il ne fait pas bon de se faire soigner par un tel duelliste, ni de se battre avec un tel médecin.

M^{me} WARBECK. N'en parlons plus ! Ce Freeport m'a agacé tout le système à un point que je ne saurais dire. A présent, Milord, il s'agit, pour vous comme pour nous, d'aller prendre quelques instans de repos... Nous en avons tous besoin... moi, surtout ! Je suis sûre d'avoir demain le teint jaune... Je serai laide à faire peur !

FINGAL. Croyez, M^{me} Warbeck, que j'apprécie votre dévouement à sa juste valeur, mais il y aurait de la barbarie à le prolonger davantage ; je lève la séance ; bonsoir, mon excellente amie.

(Il se retire par la droite avec Caleb.)

M^{me} WARBECK, appelant Lucy. Lucy, allez préparer nos lumières et faites venir ma fille ; à propos, a-t-on pris soin de ma pauvre petite bête ?

LUCY, qui a appelé Sylvia. De votre méchante pie, Madame ?

M^{me} WARBECK. Méchante ou bonne, il n'importe... j'entends qu'on la respecte à l'égal de moi-même.

LUCY. Votre pie, Madame ?

M^{me} WARBECK. Ma pie, oui, ma pie... ma pie en personne... Qu'y a-t-il donc là de si surprenant ? C'est mon unique amour... avec ma fille et le pudding !

LUCY, à part. Au fait, c'est juste. « Qui se ressemble s'assemble. » (A Sylvia.) Embrassez bien votre maman, Mamzelle, et renvoyez-la le plus tôt possible... l'heure s'avance... et il n'aurait qu'à venir.

M^{me} WARBECK. Hein ? qu'est-ce encore ?

LUCIE. Ce n'est rien, Madame, je m'en vais.

M^{me} WARBECK. Vous devriez être partie depuis une heure... N'oubliez pas ma pie !

LUCY. Je finirai par lui donner une boulette empoisonnée...

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

M^{me} WARBECK, SYLVIA.

SYLVIA. Vous avez à me parler, maman ?

M^{me} WARBECK. Oui, Mademoiselle ! (Elle s'assied dans le grand fauteuil.) Nous sommes seules, enfin, et vous ne partirez pas avant que je vous aie dit combien je suis mécontente de vous.

SYLVIA, à part. Oh ! mon Dieu ! est-ce qu'elle se douterait de quelque chose... (Haut.) Je ne vous comprends pas, maman.

M^{me} WARBECK. Vous ne me comprenez pas ! Ah ça, croyez-vous donc que je vous comprene davantage, moi ? Vous avez depuis ce matin une physionomie bouleversée que j'ai peine à m'expliquer... Comment ! ma sollicitude maternelle vous a ménagé un mariage superbe... plus magnifique à lui seul que tous ceux que j'ai consommés durant ma vie entière ; et, loin de faire éclater une joie convenable, vous voilà prenant des petits airs de victime, et soupirez, cachette, au risque de me faire passer pour une tyrane. Voyons, qu'avez-vous à répondre ?

SYLVIA. Rien du tout, maman. (A part.) Dieu soit loué, elle ne sait rien !

M^{me} WARBECK. Je sais bien que la pensée d'un mariage prochain effraie toujours les jeunes filles... moi aussi j'ai été effrayée... la première fois seulement... Et d'ailleurs qu'as-tu à craindre ? je ne te quitterai jamais ; Milord me l'a bien promis. Toujours ensemble au bal, au concert, au spectacle, partout, nous aurons. C'est-à-dire, tu auras une existence pleine de charmes et d'épanouissement.

SYLVIA. Vous croyez, maman ?

M^{me} WARBECK. Si je crois que tu seras heureuse ? j'en suis convaincue, archi-persuadée !.. D'abord Milord a des voitures... et j'adore les voitures ! il a une loge à tous les théâtres... et je suis folle du spectacle ! il possède un château aux environs de Brighton... et j'ai trois mois de l'année une véritable passion pour la campagne ! On dîne parfaitement chez lui... et je ne déteste

pas la bonne chère !.. Tu vois donc bien que tu seras très heureuse.

SILVIA, répétant machinalement. Heureuse !
M^{me} WARBECK. Ainsi donc, plus de simagrées, si vous voulez m'être agréable... lord Fingal me plaît sous tout les rapports, il a un excellent caractère et un excellent cuisinier... cela doit vous suffire.

LUCY, entrant. Madame, quand vous voudrez.
M^{me} WARBECK. Bonsoir, et qu'on se retire sans jaser... Lucy. éteignez les bougies.

LUCY. Caleb m'a bien recommandé de n'en rien faire, vû l'état de son maître... Pendant la nuit, vous comprenez, Madame ?

M^{me} WARBECK. C'est juste. (A Sylvia.) Allez.

SYLVIA. Sans vous embrasser, maman !

M^{me} WARBECK. Allez, vous dis-je... allez.

LUCY. Bonsoir, Madame; j'ai donné de la pâte à votre méchante pie... (A part.) en attendant que je lui donne autre chose, ce qui ne tardera pas.

(Sylvia et Lucy sortent par la porte latérale de gauche.)

SCÈNE V.

M^{me} WARBECK, seule.

Cette petite fille est d'une niaiserie qui n'a pas d'exemple ! Si je la laissais libre, elle serait capable de refuser les millions de lord Fingal... Jour de Dieu ! plutôt que de les voir sortir de la famille, ces chers millions, je me les approprierai par un mariage... Après tout, ce ne serait jamais que le quatrième... et lord Fingal ne serait déjà pas si à plaindre... Mais nous n'en sommes pas là, Dieu merci, et ce mariage se fera, ou j'y perdrai mon nom !

(Elle sort par la porte du fond; au même instant Lucy paraît mystérieusement; elle écoute et regarde attentivement.)

SCÈNE VI.

SILVIA, LUCY.

LUCY. Attention, Mamzelle.

SYLVIA. Tais-toi... vois d'abord si personne...

(Lucy regarde à travers la serrure de la porte de lord Fingal.)

LUCY. Rien...

SYLVIA. Ah ! je n'ai pas une goutte de sang.

LUCY. Vous n'avez pas de caractère, Mamzelle !

SYLVIA. Pourquoi lui as-tu promis ?

LUCY. Il faut bien pro-nettre ce qu'on ne peut empêcher... Il était furieux, désespéré, et tout disposé à se passer de ma permission... Voici la clé du jardin... Cette fenêtre n'est pas haute.

SYLVIA. Par la fenêtre ?

LUCY. Quand ce serait par la cheminée, Mamzelle, il y passerait... C'est un vrai lézard amoureux... Allons, chacun à son poste... et surtout

pas un mot, pas le plus petit soupir !.. Des soupirs, ça peut s'entendre d'une lieue... c'est traître.

SYLVIA. Il faut donc que tu me laisses ?

LUCY. Pardine ! vous auriez beau jeter cette clé par la fenêtre, elle n'irait jamais toute seule dans la serrure.

SYLVIA. C'est vrai...

LUCY. A lors je m'en vais l'aider à s'y mettre, Chut, Mamzelle.

(Elle sort tout doucement sur la pointe des pieds.)

SCÈNE VII.

SYLVIA, seule.

Ce que je fais est bien mal !.. A présent que je suis seule et que Lucy n'est plus là pour me donner du courage, je tremble. Dieu ! si maman... si lord Fingal, lui si noble, si sévère... Non, je ne peux pas... je ne dois pas... (Vivement.) Ma mère, ma pauvre mère !.. votre Sylvia ne vous cottera pas une larme !

(Elle s'enfuit précipitamment, puis revient sur ses pas.)

Aria du Bouquet de l'Est.

Si fuyant un danger extrême,
Infidèle à ce rendez-vous,
J'écrivais du moins que je l'aime ?
Mon devoir me serait plus doux !
Sans me trouver ici, peut-être
Avec joie il lira ma lettre...
Et si je ne suis pas là,
Mon amour, du moins, y sera.

(Elle s'assied sur le canapé et commence à écrire, puis s'interrompt et chante à voix basse, en se laissant aller, comme une personne qui s'endort.)

S'il m'aime encor, à ma prière
Il doit être heureux d'obéir,
Et pour moi, sans doute, il va faire
Ce que lui dicte mon désir.
De loin il saura me comprendre,
Sans me voir il croira m'entendre...
Car si je ne suis pas là,
Mon amour, du moins, y sera !

(La façon dont Sylvia chante le second couplet doit être graduée jusqu'au moment où elle s'endort. L'orchestre joue : « Dormez, dormez, mes chères amours. » Lord Fingal entre par la porte de droite.)

SCÈNE VIII.

SYLVIA, FINGAL.

FINGAL. Ah ! je respire !.. Il fait dans cette chambre une chaleur accablante : ici, du moins... (Il ouvre la fenêtre donnant sur le jardin.) Allons, ça va mieux... beaucoup mieux... (Il aperçoit Sylvia.) Sylvia !.. (Il s'approche.) Elle dort !.. C'est sa mère, j'en suis sûr, qui l'aura

forcée de veiller ainsi, à l'attention du malade... Aimable et charmante enfant... comme elle est agitée!

SYLVIA, endormie. Oh! oui, j'ai bien fait d'écouler...

FINGAL. Écrire! Et à qui?

SYLVIA, endormie. Il comprendra ma frayeur, ma retenue, et m'en aimera davantage.

FINGAL. Qui donc? mon Dieu!.. Une lettre... (Il se rapproche tout-à-fait d'elle, aperçoit sur la table un papier, et lit ce qui est écrit.) « J'aurais été bien heureuse de vous voir... mais à une pareille heure de la nuit, chez ma mère, tout près d'un homme qui me fait trembler. » Moi! (Il continue à lire.) « Voici ce que j'exige de vous pour notre bonheur à tous deux. » Plus rien! Mais cet homme, ce mystérieux amant, quel est-il? (Il éteint les bougies qui sont sur la table; nuit presque complète sur la scène. Il appelle Sylvia, et lui prend la main.) Sylvia!

SYLVIA, se réveillant. Quoi! c'est vous, Henry?

FINGAL, à part. Henry!.. il se nomme Henry!..

SYLVIA. Et moi, qui ne voulais pas vous voir, qui allais vous écrire...

FINGAL. Chut!..

SYLVIA. N'avez-vous rien entendu?

FINGAL, très bas. Ne bougez pas!..

SYLVIA. O mon Dieu!

FINGAL, à part. Quelqu'un monte à cette fenêtre... oui!..

(Il fait quelques pas en remontant le théâtre; au même instant Lionel paraît sur la fenêtre.)

LIONEL, au fond. Sylvia!

FINGAL, à part. Pas de bruit... pas de scandale... pour elle, d'abord, et puis pour moi; mais, demain, une rupture... une séparation éternelle... Oh! c'est affreux!

(Fingal recule tout doucement, et sort par le fond. Lionel s'avance à tâtons.)

SCÈNE IX.

LIONEL, SYLVIA ; puis, LUCY.

LIONEL. Où êtes-vous?

SYLVIA. Ici... toujours ici... Je n'ai pas bougé.

LIONEL, près d'elle. Sylvia, ma chère Sylvia!..

SYLVIA. Êtes-vous bien sûr que personne...

LIONEL. Personne! Écoutez-moi, Sylvia, les instans sont précieux...

SYLVIA. Il me semble que quelqu'un...

LIONEL. Voyons, rassurez-vous... ne craignez rien...

SYLVIA. Mon émotion n'est-elle pas bien naturelle, Henry? Vous êtes un homme, vous avez du courage... et, pourtant, votre main tremble...

LIONEL. Oui, mais ce n'est point la peur... c'est le regret, le désespoir!

SYLVIA. Que dites-vous?

LIONEL. Dans une heure, je serai loin de vous, et sans retour, Sylvia, et pour jamais!..

SYLVIA. Pour jamais, Henry!

LIONEL. Oui, il le faut... Quant au motif de ma résolution, de mon malheur, vous l'apprendrez bientôt... Prenez cette lettre, elle est de moi.

SYLVIA. Non, non, Monsieur, je ne la prendrai pas. C'est de vous, ici, à l'instant, que je veux connaître toute la vérité... Henry! M. Henry, vous m'avez donc trompée? Vous ne m'aimiez pas! mais, moi, je vous aime, Henry. Je suis seule, je n'ai que vous au monde pour me défendre et me protéger...

LIONEL, à part. O mon frère! vous avez été bon, noble et généreux... Et moi donc!..

LUCY, entrant par le fond. Alerte! alerte!.. Lord Fingal...

(Elle reste à la porte, occupée à faire le guet.)

SYLVIA. Ciel!

LIONEL. Au prix du monde entier je ne voudrais pas que lord Fingal m'aperçût... Sylvia, vous lirez cette lettre, et je serai pardonné.

(Elle prend la lettre.)

LUCY, descendant la scène. Vite, vite! voilà une lumière qui marche.

LIONEL. Adieu, adieu pour toujours.

FINGAL, au dehors. Caleb!

SYLVIA. Ah! je suis morte!

(Lionel sort comme il est entré, Sylvia et Lucy se retirent; lord Fingal entre, suivi de Caleb, qui porte un flambeau.)

SCÈNE X.

FINGAL, CALEB.

CALEB. Vous avez beau dire, Milord, je suis sûr d'avoir entendu.

FINGAL. Tais-toi.

CALEB. Eh! tenez, Milord, la fenêtre est encore ouverte...

FINGAL. Elle l'a été par moi, il y a une heure. Caleb, voilà le jour... Va trouver Yorick, et dis-lui que notre départ est retardé.

CALEB. Ah!

FINGAL, à part. Je finirai peut-être par savoir... (Haut.) Caleb, interroge adroitement M. Yorick; demande-lui s'il ne loge pas dans son hôtel au M. Henry.

CALEB. Henry tout court? (A part.) Il y a quelque chose là-dessous.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

FINGAL, seul.

Henry!.. Quel est donc cet homme?.. où l'a-t-il vue? Comment s'est-il fait aimer d'une enfant élevée dans la retraite? Tout à l'heure, je n'ai pas eu le courage de la confondre par l'éclat d'une scène qui l'aurait perdue.... Moi,

aloux devant une petite fille et son amant!.. me donner les apparences de les épier et de les surprendre, comme un tuteur de comédie! A mon âge, c'est un grand tort déjà que d'être amoureux... il faut, du moins, tâcher de n'être point ridicule. Quand je songe que mon amour avait mis dans cette femme le bonheur de toute la vie! Pour elle, j'avais renoncé à toutes mes amitiés, à toutes mes ambitions... pour elle, enfin, j'allais priver de mes titres, de ma fortune, mon frère, mon pauvre frère Lionel. La mère, la fille, tout le monde me trompait.. Oh! allons, je crois que vous pleurez, Milord? Non, non, voilà qui est fini... je ne pleure plus!

(Il essuie ses larmes, et s'assied dans le grand fauteuil de façon à en être masqué. Au même instant Lucy entre, suivie de Sylvia; elles ne voient personne sur la scène, et vont tout doucement à la porte de lord Fingal.)

SCÈNE XII.

FINGAL, SYLVIA, LUCY.

SYLVIA. Eh bien?..

LUCY. Rien... personne... Je suis pourtant bien sûre d'avoir vu une lumière qui se promenait à grands pas... Partons, Mamzelle...

SYLVIA, à la vue de Fingal. Ah!

LUCY, apercevant Fingal. Oh!

FINGAL. Déjà levée, Miss?..

LUCY. Oui. Ma jeune maîtresse et moi...

SYLVIA. Nous avons entendu un grand bruit... et nous venions...

FINGAL. Puisqu'il vous voilà, Miss, nous attendrons ensemble le lever de M^{te} votre mère. Lucy, laissez-nous.

LUCY, à part. Aie, aie, aie, ça va mal!...

(Elle sort par la porte de gauche.)

SCÈNE XIII.

FINGAL, SYLVIA.

FINGAL. Grâce à ma maudite blessure, voilà pour vous une bien mauvaise nuit!

SYLVIA. Oh! quelle idée!

FINGAL. Qu'avez-vous, Miss? souffrez-vous?

SYLVIA. Non.

FINGAL. Pourtant, vous me semblez bien triste, bien inquiète... Asseyez-vous là, près de moi. Croyez-vous que je vous aime, Sylvia?

SYLVIA. Oui, oui... Je le crois.

FINGAL. S'il en est ainsi, pourquoi feindre avec moi? pourquoi ne pas me confier tous vos chagrins?

SYLVIA. Peut-être parce que je dois les taire.

FINGAL. Cela ne signifie-t-il pas que je suis la cause de votre douleur?

SYLVIA. Je ne vous l'ai point dit, Milord...

FINGAL. Mais je devine... oui, n'est-il pas bien certain que notre mariage vous répugne? n'est-

il pas vrai que, sans la volonté de votre mère, vous eussiez été la femme d'un autre?

SYLVIA. Pourquoi d'un autre?

FINGAL. Parce qu'il est impossible que vous n'ayez pas révé déjà un homme plus digne que moi de votre amour, et qu'il est difficile de croire que vous ne l'ayez pas déjà rencontré.

SYLVIA. Hélas! Milord, qu'ai-je donc fait qui puisse vous inspirer une pareille pensée?

FINGAL. Si j'ai tort, pardonnez-moi... Ainsi, malgré tout, vous êtes encore disposée...

SYLVIA. A obéir à ma mère... oui, Milord.

FINGAL. Avec plaisir, avec bonheur?

SYLVIA. Du bonheur... Ah! je crains bien qu'il n'y en ait plus pour moi dans ce monde.

FINGAL. En m'épousant, vous savez que vous serez malheureuse?

SYLVIA. Oui, je le sais...

FINGAL. A merveille! et vous serez ma femme? Et ensuite Sylvia?

SYLVIA, se levant. Ah! croyez-le bien, Milord, tant que je vivrai, je serai demeurée attachée à mon mari, à mes devoirs... Oui, je vous le jure, je l'oublierai, je maudirai son souvenir, je le haïrai, s'il le faut!

FINGAL. Qui donc?

(Elle se tait un instant.)

SYLVIA. Cette lettre, (Elle montre une lettre.) je n'ai pas voulu la lire, prenez-la; je me confie à vous... ne m'accablez, pas Milord... Pardon, je suis bien malheureuse!

FINGAL, se levant. Cette lettre est de M. Henry?.. Il vous l'a donc remise cette nuit... ici-même, à cette place?

SYLVIA. Ah! Milord, vous saviez tout!

FINGAL. Voyons un peu ce qu'il n'osait pas vous dire, puisqu'il vous l'écrivait. (Il prend la lettre et regarde l'adresse; à part.) Ah! Lionel!.. c'est bien l'écriture de Lionel! Oh! le malheureux! le malheureux!.. C'était lui!.. Oh! mon Dieu! (Haut.) Et vous n'avez pas lu cette lettre, Sylvia?

SYLVIA. Oh! non, j'ai manqué de courage!

FINGAL. C'est bien... Rentrez vite, Sylvia... retirez-vous. Si l'on vous voyait ainsi, dans un pareil état... Allons, Miss, à bientôt... Je suis votre ami, votre véritable ami!

SYLVIA. Ah! merci! merci!

(Elle sort à gauche.)

SCÈNE XIV.

FINGAL, CALEB.

FINGAL. Eh bien! Caleb, Lionel est encore ici!

CALEB. C'est vrai, Milord... mais avant une heure il sera parti.

FINGAL. Il n'est plus temps... Dis-lui qu'il vienne et qu'il vienne sur-le-champ.

CALEB, à part. Milord est furieux... Il paraît qu'il s'agit encore d'un nouvel emprunt de M. Lionel.

(Il sort.)

FINGAL. Le misérable! Voyons cette lettre!

SCÈNE XV.

FINGAL, M^{me} WARBECK, entrant par le fond.

M^{me} WARBECK. Votre servante, Milord... Eh bien! déjà levé?.. Pour un malade, ce n'est pas trop mal. Nous déjeunerons tous ensemble, n'est-il pas vrai? J'ai un appétit volumineux... je digèrerai un bœuf pour deux... et puis en route, et foutez cocher pour Londres! La journée sera magnifique... le soleil s'est levé tout rouge, c'est bon signe! Je vais réveiller ma fille... Ah! ça, vous ne me dites rien?

FINGAL. Et le moyen, je vous prie?.. D'ailleurs, ce que j'ai à vous dire n'est déjà pas si facile.

M^{me} WARBECK. Ah! mon Dieu!.. de quel air vous me regardez, Milord.

FINGAL. Un air de circonstance, M^{me} Warbeck.

M^{me} WARBECK. Vous me faites trembler! Qu'y a-t-il?.. que se passe-t-il? Oh! mes nerfs! mes pauvres nerfs!

(Elle se laisse tomber dans un fauteuil.)

FINGAL. Faites-moi le plaisir de renvoyer votre attaque de nerfs à la semaine prochaine, et écoutez-moi, si c'est possible.

M^{me} WARBECK, passant tout-à-coup de la plus vive agitation au plus grand calme. Je vous écoute, milord.

(Elle se lève.)

FINGAL. Vous qui prétendez lire dans le cœur de votre fille, savez-vous ce qui s'y passe?

M^{me} WARBECK. Je sais qu'elle vous aime, Milord.

FINGAL. Mensonge, Madame!.. Miss Sylvia aime quelqu'un, il est vrai, mais ce n'est pas moi.

M^{me} WARBECK. Qu'est-ce que c'est? qui vous a dit?..

FINGAL. Personne, je le sais parce que je l'ai vu, de mes propres yeux, vu!

M^{me} WARBECK. Malheureuse fille!.. Malheureuse femme!.. Malheureuse veuve! C'est impossible!

FINGAL. Je vous répète que je m'en suis convaincu ici-même, tout à l'heure.

M^{me} WARBECK. Et moi, je vous répète que c'est impossible! Une femme comme moi, une fille comme la mienne, si bien élevée... 1,200 francs par an, non compris les maîtres d'agrémens et le blanchissage! Ah! si j'étais un homme! Ah! si j'avais là un de mes pauvres défunts, le troisième, par exemple! Non, le deuxième; si, je disais bien, le troisième!

FINGAL. M^{me} Warbeck!

M^{me} WARBECK. Fi, Milord, fi!.. Je ne suis pas une sotte, allez... j'ai de l'expérience, moi!

FINGAL. Je le crois.

M^{me} WARBECK. Je vous vois venir, mon beau

seigneur, vous voulez rompre avec moi, avec ma fille, c'est la fantaisie de milord.

FINGAL, à part. Maudite femme!

M^{me} WARBECK. Mais nous avons des juges, des tribunaux, le banc du roi. J'irai chez les avoués, chez les avocats, les procureurs... je plaiderai moi-même, s'il le faut, je parlerai...

FINGAL. Et beaucoup!

M^{me} WARBECK. Nous aurons pour nous les journaux, les magistrats, la cour et la ville; nous ferons du scandale... un grand scandale. Votre nom, votre réputation, votre honneur, votre fortune... votre fortune, surtout, tout y passera, et je serai vengée... Ouf!.. (Appelant.) Sylvia, Mon enfant! mon ange! Ah! nous verrons, nous verrons... J'étouffe!

(Elle sort à gauche.)

FINGAL. Oh! ma patience, ma patience!.. Il y a cinq ans, j'aurais fait sauter cette mégère par la fenêtre!

CALEB, entrant par le fond. Votre frère, Milord.

(Lionel parait; Caleb se retire.)

SCÈNE XVI.

LIONEL, FINGAL.

LIONEL, entrant. Mon frère!

FINGAL. Je ne suis plus votre frère, je suis votre adversaire, votre ennemi... Depuis notre rencontre d'hier, qu'avez-vous fait?

LIONEL. En vous quittant, je me suis rappelé une personne qu'il me fallait voir.

FINGAL. M. William Freeport, le même qui m'a blessé hier au soir, quand je me suis battu à votre place...

LIONEL. Blessé pour moi!..

FINGAL. Qu'importe? Vous m'avez mieux blessé que cela... Pourquoi êtes-vous rentré dans cette maison, où je vous avais défendu de paraître?

LIONEL. Il le fallait absolument: l'honneur m'obligeait à voir une autre personne qui m'était chère,

FINGAL. Soit. Mais vous choisissez, pour faire des visites à cette personne, une heure bien indue!.. Trois ou quatre heures du matin... rien que cela! Il me semble qu'à votre place je lui aurais épargné l'attente et l'inquiétude d'un pareil entretien... Moi, tout simplement, je lui aurais adressé quelques mots d'excuse, un petit billet dans le genre de celui-ci, par exemple...

(Montrant la lettre que Sylvia lui a remise.)

LIONEL, à part. Ma lettre!

FINGAL, brisant le cachet et lisant. « Il faut que je vous écrive ce que je n'aurais jamais eu le courage d'exprimer en votre présence. Sylvia, si la douleur pouvait tuer un homme, je serais déjà mort. Celui que vous allez épouser, lord Fingal... c'est mon frère... Je ne me nomme pas Henry: mon véritable nom est Lionel Fingal. Adieu, et oubliez-moi. LIONEL. »

LIONEL. Puisque vous voilà si bien instruit, Milord, pourquoi m'avez-vous rappelé ?

FINGAL. Parce que votre frère ou votre rival veut savoir ce que c'est que votre aventure amoureuse avec miss Sylvia Warbeck.

LIONEL. A quoi bon ?

FINGAL. C'est mon affaire... Elle doit être ma femme et non la vôtre.

(Il s'assied dans le grand fauteuil.)

LIONEL. C'est vrai... Il y a six mois, en vous quittant, je vous annonçai mon départ pour mon régiment...

FINGAL. Vous mentiez. Je le sais.

LIONEL. Je cédai aux instances d'un camarade, officier comme moi... Il voulait voir sa sœur, une respectable dame établie à Cambridge, où elle dirige un pensionnat de jeunes demoiselles. M^{me} Schmidt me fit l'honneur de me recevoir sous les auspices de son frère, qui me présenta à elle avec le nom et le titre de lord Henry.

FINGAL. Pourquoi ce nom, qui n'est pas le vôtre ?

LIONEL. Excepté pour maître Yorick, à qui je déclarai mon nom et ma qualité véritables, je me fis appeler ainsi dans la crainte d'être découvert et trahi auprès de vous... M^{me} Schmidt eut la bonté de nous donner, à son frère et à moi, quelques repas de famille, de charmantes réunions où elle daignait convier plusieurs de ses jeunes pensionnaires... L'une d'elles était miss Sylvia Warbeck, que j'eus l'honneur de voir souvent, trop souvent, Milord... Que vous dirai-je ? Je l'aimai ; je l'aimai d'abord sans aucune prétention, sans le moindre espoir de retour, et j'avais déjà fixé le jour et l'heure de mon départ... L'homme propose, Milord...

FINGAL. Eh bien ?

LIONEL. Et la femme dispose ! Un soir, M^{me} Schmidt nous offrit une promenade dans les jardins de sa maison ; je donnai mon bras à miss Sylvia, nous marchions sans nous regarder et sans nous rien dire... Je ne sais comment ni pourquoi je me trouvai seul avec elle, à l'extrémité du jardin... L'idée de me séparer de cette charmante jeune fille m'effraya tout-à coup, et ce fut précisément cette frayeur qui me donna du courage... J'osai lui dire tout mon amour, et sans recevoir d'elle l'échange d'un seul mot qui ressemblât à un aveu... je devinai que nous étions déjà l'un à l'autre par le cœur et par l'espérance !.. Après cela, je demeurai un mois à Cambridge en achevant d'y perdre la raison... nous convînmes de nous écrire souvent, tous les jours... C'est ainsi par elle seule que j'ai appris à Edimbourg les projets de sa mère pour un prochain mariage ; je suis bien vite accouru, Milord... A mon insu, fort innocemment, je vous ai offensé, et ce sera là le plus grand malheur de ma vie !..

(Il tombe dans un fauteuil en pleurant.)

FINGAL. Vous l'aimez donc bien ?

LIONEL. Est-ce que vous ne l'aimez pas ainsi, dites ?

FINGAL. Oui !

LIONEL, se levant. Maintenant, Milord, ne me

refusez pas un adieu et un embrassement... car notre séparation sera longue !

FINGAL, ému jusqu'aux larmes. Pourquoi ?

LIONEL. On parle de guerre... je suis officier, et devant une balle je ne vaut pas mieux que le dernier de mes soldats.

FINGAL. Oh ! Lionel !

LIONEL. Mon frère ! mon frère ! pardonnez-moi !..

(Ils s'embrassent.)

SCÈNE XVII.

FINGAL, LIONEL, M^{me} WARBECK, SYLVIA.

M^{me} WARBECK, entrant. Viens, ma fille, viens remercier milord Fingal, un indigne, un calomniateur, un homme sans foi ni loi !

SYLVIA, apercevant Lionel. Henry !

M^{me} WARBECK. Henry ? qu'est-ce que c'est que ça, Henry ? Que se passe-t-il donc ? (S'avançant vers Lionel.) Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? d'où sortez-vous ? que voulez-vous ?.. Ah ça ! répondrez-vous, paltoquet de malheur ?

FINGAL. Ce paltoquet, Madame, est mon frère.

SYLVIA, à part. Son frère !

FINGAL. Mon jeune frère Lionel.

M^{me} WARBECK. Mais ce nom d'Henry ?

FINGAL. Il paraît que c'est un nom de guerre et d'amour.

M^{me} WARBECK. Votre frère, Milord... votre frère est un polisson !

FINGAL. Lionel, remerciez M^{me} Warbeck, puisque sa fille va devenir votre femme.

LIONEL. A la bonne heure, je respire... (A part.) C'est égal, je n'y suis pas du tout.

(Lionel court vers Sylvia.)

FINGAL. Eh bien ! M^{me} Warbeck, que dites-vous du gendre que je vous donne ?

M^{me} WARBECK. Venez donc, venez donc, monsieur mon gendre... j'en ne serais pas fâchée de vous embrasser... (A part.) et de vous connaître. (Elle l'embrasse.) Ma foi ! il est très bien, ce jeune homme ! (Haut.) En vérité, Milord, j'admire le mérite de votre dévouement... sacrifier ainsi à un frère une fille si bien élevée...

FINGAL. Que voulez-vous, M^{me} Warbeck ?

AIR d'Ysiva.

Depuis vingt ans, hélas ! j'aime ce frère
Comme un enfant que Dieu m'aurait donné ;
Pour m'irriter, Lionel eut beau faire,
Avec amour j'ai toujours pardonné !
Qu'il soit heureux au gré de ma tendresse !
Pour son bonheur le mien s'est effacé...
Sur lui, mon Dieu ! c'est le seul droit d'aïnesse
Que notre père en mourant m'ait laissé !

LIONEL. O mon frère ! mon frère !..

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, CALEB.

CALEB. Le docteur William Freeport prévient milord Fingal qu'il est tout prêt à lui faire la seconde visite qu'il lui doit.

M^{me} WARBECK. Dites à cet horrible médecin qu'on lui paiera une troisième visite, à condition qu'il ne nous fera jamais la seconde!

FINGAL, bas, à Lionel. Aimez-moi bien, Lio-

nel, car je vous donne plus que ma vie, mon bonheur!

CALEB, à part. Allons, il paraît que M. Lionel a fini par lui emprunter sa femme!

CHOEUR.

Désormais, plus d'orage!
Pour nous, plus de douleur!
Cet heureux mariage
Nous permet le bonheur.

FIN.